

L'armée prussienne et les manœuvres de Cologne en 1861

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **7 (1862)**

Heft 12

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-347239>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE

SUISSE

dirigée par F. LECOMTE, lieutenant-colonel fédéral.

N° 12

Lausanne, 21 Juin 1862.

VII^e Année

SOMMAIRE. — L'armée prussienne et les manœuvres de Cologne en 1861. — Guerre d'Amérique. — Nouvelles et chronique.

L'ARMÉE PRUSSienne ET LES MANŒUVRES DE COLOGNE EN 1861.

M. le lieutenant-colonel Favre, qui a assisté aux manœuvres des environs de Cologne, en septembre 1861, en a publié pour ses camarades suisses une relation très circonstanciée et précédée d'une esquisse de l'armée prussienne, dont l'organisation actuelle, on le sait, ne date que de deux ans. Nous empruntons à cette intéressante publication, qui n'est pas dans la librairie, les renseignements suivants :

L'armée prussienne a subi, dans l'année 1860, une réorganisation fondamentale, presque achevée maintenant, et destinée à accroître sa force. L'objet principal de ces changements a été de réduire considérablement le rôle de l'ancienne landwehr et d'augmenter les forces de l'armée active : on a prolongé le temps de service dans cette dernière portion de l'armée, on a pris une plus grande partie du recrutement annuel disponible, on est ainsi arrivé à doubler le chiffre de l'infanterie, et d'ici à quelque temps on aura suffisamment élevé l'effectif de la cavalerie et de l'artillerie, pour rétablir les proportions voulues entre les armes, proportions aujourd'hui altérées par cette énorme augmentation.

Cette transformation était désirée par l'armée : elle a rencontré, comme on pouvait s'y attendre, une certaine opposition, mais elle a été effectuée, et c'est le général de Roon, actuellement ministre de la guerre, homme de talent et d'une grande énergie, qui a eu l'honneur de l'accomplir. Auparavant, la Prusse ne pouvait mettre sur pied une armée proportionnée à son rôle politique, sans appeler sous les armes une partie de la landwehr, et cette mobilisation d'un grand nombre

d'hommes, enlevés par là à leurs travaux, n'avait pas lieu sans causer une certaine agitation.

L'armée occasionnait, il est vrai, de moins grandes dépenses, mais elle était un instrument dont on ne pouvait se servir à un moment donné sans certains préparatifs si considérables, qu'ils en entravaient l'usage, qu'ils gênaient l'action de la Prusse dans sa politique extérieure, et qu'ils troublaient profondément la vie civile du pays en lui enlevant subitement un grand nombre de bras nécessaires. L'organisation nouvelle pare en grande partie à ces inconvénients, car l'armée active a acquis une force beaucoup plus grande, force désormais suffisante pour assurer à la Prusse le maintien de son influence politique extérieure, sans troubler la vie intérieure du pays; aujourd'hui la landwehr n'est plus appelée sous les armes que pour la défense du territoire en cas d'invasion.

Les charges du nouveau budget militaire se sont accrues dans une notable proportion; aussi les Chambres n'avaient-elles voté cette augmentation de dépenses que pour une année; mais pendant cette année, la transformation de l'armée, en particulier celle de l'infanterie, a dû nécessairement être accomplie, et il serait maintenant presque impossible de revenir en arrière.

Aussi la question pendante actuellement devant les Chambres se réduit-elle désormais à la votation de crédits plus ou moins élevés, et suivant le sens où elle sera décidée, les soldats passeront moins de temps sous les drapeaux, et plus de temps dans la réserve, ou l'inverse; mais il est probable que la nouvelle organisation, telle que nous allons la faire connaître, ne sera pas sensiblement modifiée.

On y retrouvera certaines dénominations et certains traits qui rappellent singulièrement l'organisation de l'armée suisse, si toutefois l'on tient compte de la différence qu'il y a entre une armée de ligne et une armée de milices.

COMPOSITION ET FORCE DE L'ARMÉE.

De 17 à 50 ans, tout Prussien est assujéti à l'obligation du service militaire, mais les charges que lui impose cette obligation vont en s'amoindrissant. A dater de l'âge de 20 ans, il sert cinq années dans l'armée active (sauf dans la province de Westphalie, où les recrues ne sont prises qu'à l'âge de 21 ans); de ces cinq années, le soldat en passe trois sous les drapeaux, et deux, en congé, dans la réserve de l'armée active; de 26 à 32 ans, il est classé dans la landwehr de première classe; de 33 à 39 ans accomplis, dans la landwehr de seconde classe; enfin, avant 20 ans et après 40 ans, le Prussien peut

être appelé, par la levée en masse du pays, au service militaire dans le landsturm, où sont aussi classés tous ceux qui, pour divers motifs, se trouvent dispensés du service dans l'armée active et la landwehr.

La cavalerie et l'artillerie restent quatre ans sous les drapeaux. Les quakers et les anabaptistes, vu leur répugnance pour le service, basée sur leurs principes religieux, obtiennent des dispenses, de même que les élèves de certaines écoles. Les élèves des écoles militaires, dont l'éducation s'est faite aux frais de l'État, contractent par cela même l'obligation de servir activement plus de cinq ans. En revanche, les jeunes gens qui ont reçu une éducation libérale, les étudiants et ceux en général qui se destinent aux sciences ou aux lettres, ont la faculté d'accomplir leurs obligations militaires en une année, à la condition de s'habiller, de s'équiper et de s'entretenir entièrement à leurs frais; l'État leur prête les armes. Ils sont examinés par une commission qui décide s'ils remplissent les conditions voulues pour obtenir cette faveur: si ce sont de jeunes médecins, ou étudiants en médecine, ils peuvent être autorisés, dans certains cas, à faire leur service comme médecins, comme pharmaciens ou infirmiers, au lieu de le faire dans les rangs. On nomme « volontaires pour une année » (einjæhrige Freiwillige), cette catégorie autorisée à ce service réduit.

On répartit les volontaires entre les divers corps, de manière à ce qu'il n'y en ait pas plus de quatre par compagnie.

Recrutée sur ces nouvelles bases, l'armée présente approximativement et en nombres ronds l'effectif suivant.

1^o *En temps de paix,*

c'est-à-dire lorsque l'armée active est seule sous les armes, et que la réserve reste dans ses foyers, ainsi que les deux classes de landwehr:

Infanterie, 254 bataillons	134,000 hommes.
État-major permanent des 116 bataillons de landwehr 1 ^{re} classe, à 17 hommes par bataillon	2,000 »
Cavalerie, 200 escadrons	29,000 »
Artillerie, 108 batteries et 56 compagnies, soit 442 pièces et 5,927 chevaux	22,000 »
Troupes du génie, 9 bataillons	4,800 »
Train et ouvriers	8,200 »
Total.	200,000 hommes.

L'organisation territoriale prédomine en temps de paix, de sorte que les recrues d'une même province servent dans le corps d'armée en garnison dans cette province.

L'armée entière est divisée en neuf corps : la garde et huit corps d'armée provinciaux.

Chaque régiment d'infanterie est formé de trois bataillons ; chaque brigade de deux régiments ; chaque division de deux brigades d'infanterie et d'une brigade de deux régiments de cavalerie.

Enfin un corps d'armée provincial se compose de

- 2 divisions d'infanterie (avec cavalerie).
- 1 brigade d'artillerie.
- 1 bataillon de chasseurs.
- 1 dit de pionniers.
- 1 dit du train.

En temps de guerre, le corps d'armée mobilisé est composé d'une manière différente.

2^o En temps de guerre.

Infanterie. Armée active : 253 bataillons à		
1,000 h.	253,000	
Bataillons de dépôt : 83 bataillons à 1,000 h.	83,000	
Landwehr de 1 ^{re} et 2 ^{me} classe :		
232 bataillons	209,000	
	<hr/>	
Total de l'infanterie		545,000 h.
Cavalerie. Armée active : 215 escadrons	32,000	
Dépôt	11,000	
	<hr/>	
Total de la cavalerie		43,000 h.
La cavalerie de Landwehr a été supprimée.		
Artillerie. Armée active et réserve :		
144 batteries de 8 pièces, 1,008 pièces		
avec 36,000 chevaux et	41,000 h.	
Landwehr : 83 compagnies de position	19,000 »	
	<hr/>	
Total de l'artillerie		60,000 h.
Troupes du génie et pionniers		10,000 »
Train et ouvriers		30,000 »
Officiers en sus des chiffres ci-dessus, environ		15,000 »
	<hr/>	
Total de l'armée sur pied de guerre		703,000 h.

Sur pied de guerre, le nombre des corps d'armée reste toujours le même ; mais lorsque l'armée entre en campagne, l'organisation des corps d'armée provinciaux est modifiée de la manière suivante :

Un corps d'armée mobilisé se compose alors :

1^o De deux divisions d'infanterie. Chacune de ces divisions compte :

- a) 2 brigades à 6 bataillons, soit 12 bataillons d'infanterie.
- b) 1 régiment de 4 escadrons de cavalerie.
- c) Une division de 3 batteries à pied.

La division est donc composée des trois armes réunies.

2^o D'une division de cavalerie de 4 régiments avec une batterie à cheval.

3^o D'une réserve d'artillerie de 5 batteries, dont 3 à pied et 2 à cheval.

4^o D'un bataillon de pionniers et du train nécessaire.

En résumé et en nombres ronds,

La Prusse a, en temps de paix, une armée de 200,000 hommes.

En temps de guerre, l'armée active peut être portée à 460,000 h.

La Landwehr, à 240,000 »

Soit en tout 700,000 h.

Sur 18 millions d'habitants, l'armée active est de 2,6 %.

» » » la landwehr, de . . 1,3 %.

En tout à peu près 4 % de la population.

.
Examinons maintenant chaque arme séparément, et, laissant de côté la landwehr qui ne joue plus qu'un rôle secondaire, occupons-nous seulement de l'armée active.

INFANTERIE.

La Garde forme dans l'armée prussienne un corps à part, toujours en garnison à Berlin ou à Potsdam, ayant son artillerie, sa cavalerie, tout ce qui est nécessaire à un corps d'armée.

L'infanterie de la Garde se compose de :

- 4 régiments de garde à pied,
 - 4 régiments de grenadiers,
 - 1 régiment de fusiliers,
 - 1 bataillon de chasseurs.
 - 1 bataillon de tirailleurs.
- } chacun à trois bataillons.

Total de l'infanterie de la Garde, 9 régiments et 2 bataillons.

L'infanterie de ligne se compose de :

- 12 régiments de grenadiers,
 - 8 régiments dits de fusiliers,
 - 52 régiments dits de mousquetaires,
 - 8 bataillons de chasseurs.
 - 1 bataillon d'instruction.
- } chacun à trois bataillons.

Le chiffre total de l'infanterie, y compris la Garde, est donc de 81 régiments et 9 bataillons.

En temps de guerre, on ajoute à chaque régiment un quatrième bataillon de même force, soit bataillon de dépôt.

Dans chaque régiment, le troisième bataillon, composé d'hommes moins grands, plus lestes, de taille plus égale, porte le nom de bataillon de fusiliers, est armé de fusils un peu plus courts, et porte la buffleterie noire au lieu de la buffleterie blanche.

En outre, les huit régiments de la ligne, dits régiments de fusiliers, qui étaient anciennement des régiments de réserve plutôt inférieurs à d'autres, sont destinés maintenant à devenir le noyau de l'infanterie légère de l'armée. Le ministre de la guerre a donné les ordres nécessaires pour que le meilleur choix des recrues soit attribué à ces régiments, on leur donnera la baïonnette-yatagan. Les fusiliers, soit de ces régiments, soit des troisièmes bataillons de chaque régiment, sont donc, par leur taille et leur armement, particulièrement propres au rôle de troupes légères.

L'infanterie est rangée sur trois rangs, mais par le fait elle ne combat guère que sur deux, le troisième rang, composé des meilleurs tireurs, étant destiné à fournir les tirailleurs, qu'on forme en pelotons derrière les ailes du bataillon, et qu'on lance en avant suivant le besoin. Il est douteux que cette disposition soit très-heureuse, car les tirailleurs des diverses compagnies, ainsi formés en pelotons provisoires, ne sont plus sous le commandement de leurs chefs naturels; l'excellente discipline de la troupe pare un peu à cet inconvénient.

Les bataillons de chasseurs et de tirailleurs ne sont que sur deux rangs.

Un bataillon est formé de quatre compagnies. Il est commandé par un officier supérieur (un major), ayant un sous-lieutenant pour adjudant de bataillon.

Chaque compagnie est composée de: 1 capitaine, 1 premier lieutenant, 2 seconds lieutenants, 1 sergent-major, 1 enseigne, 4 sergents, 7 sous-officiers, soit caporaux, 12 appointés et 100 soldats en temps de paix.

Le bataillon en temps de paix est de 554 hommes, sauf les bataillons des régiments des gardes, qui sont plus forts.

En temps de guerre, l'effectif est porté à 1027 hommes, également répartis en quatre compagnies.

La troupe est belle; les hommes sont plutôt de grande taille, minces et bien faits; il est peu d'armée où l'on puisse faire sortir du rang un soldat pris au hasard, et trouver un homme d'une tournure aussi

martiale. C'est une race qui se façonne rapidement à la tenue et aux usages militaires.

Il règne dans toute l'infanterie une grande uniformité, et la sobriété des couleurs, le rouge et le bleu, contraste d'une manière avantageuse avec les uniformes de certains autres pays, que dépare un trop grand mélange de couleurs mal assorties.

L'habillement se compose d'une tunique bleu foncé, à un rang de boutons jaunes, unis et légèrement bombés, les passe-poils rouges. Des pattelettes d'épaules, variant de couleur suivant le corps d'armée, portent le numéro du régiment. La tunique (Waffenrock) est courte, peu ample, mais la jupe en est moins étriquée que celle de la tunique autrichienne. Le soldat a en outre une petite veste et un manteau ou grosse capote qu'il porte pliée sous le recouvrement du sac; mais il ne lui est guère permis de s'en servir que lorsque le froid est extrême ou le temps très-mauvais. Il porte presque exclusivement la tunique, et la capote ne joue point en Prusse le même rôle que dans les armées du midi de l'Europe. Après une mauvaise nuit de bivouac, la cavalerie manœuvrait un matin avec le manteau. « Depuis que je sers, me disait un capitaine, je n'ai pas vu cela plus de deux fois, et ceci est la troisième. » Les Prussiens y mettent un certain amour-propre.

Le pantalon est pour toute l'armée en drap gris-noir; le soldat n'en a qu'un de cette espèce; son second pantalon est en toile blanche; on en tolère un troisième en toile grise dans le service de garnison. L'ensemble de l'habillement de l'infanterie est simple et plutôt sombre; ce qui le relève, c'est le casque en cuir noir, orné de garnitures en cuivre; il est terminé par une pointe d'où partent quatre bandes en laiton, qui font au casque comme une armure et le renforcent contre les coups de sabre. L'aigle prussienne orne la partie antérieure. — La visière, coupée en carré, protège les yeux, et un couvre-nuque empêche la pluie de mouiller le coup du soldat; les jugulaires se portent baissées. Anciennement ce casque, de forme trop élevée et ovoïde, écrasait un peu le soldat; maintenant on en a réduit les dimensions: il est presque hémisphérique et forme une coiffure très-militaire, commode et résistant bien aux intempéries. Cette forêt de pointes dorées donne à l'ensemble d'une troupe une apparence très-guerrière.

La Garde et l'État-major portent, en grande tenue, un panache en crin blanc, qui retombe sur le casque et le recouvre; quelques corps portent le panache noir.

Les chasseurs ont un shako en cuir assez laid, ayant visière et couvre-nuque; leur tunique est verte; en tenue de quartier, la troupe porte la casquette. Les officiers la portent au lieu du casque toutes les fois qu'ils ne sont pas de service ou en grande tenue.

Le sabre-briquet est supporté par un ceinturon blanc, sauf dans les bataillons de fusiliers qui ont tous le ceinturon noir. Les officiers portent le ceinturon sous la tunique. Sur celui du soldat sont placées deux petites gibernes ou cartouchières qui peuvent être ramenées en avant, et contiennent chacune vingt cartouches. En temps de paix, le soldat ne porte qu'une seule cartouchière.

Dans le havre-sac est une boîte en fer-blanc pour les munitions de réserve.

Le havre-sac en peau noire est plutôt petit; la surface qui appuie contre le dos est courbée, de manière à prendre la forme de la taille; sous le recouvrement est une ouverture à pattelette, qui facilite singulièrement l'arrangement et la sortie des effets.

Sur le recouvrement du sac vient se fixer, non pas une gamelle, mais une véritable petite marmite en fer battu, pouvant aller sur le feu; elle contient une gamelle et une petite casserole avec son manche. Le soldat détaché a ainsi tout ce qu'il faut pour faire lui-même sa cuisine; mais ce système me paraît avoir, en revanche, quelques inconvénients. Ainsi la soupe cuite dans une grande marmite doit être meilleure et le bouillon plus succulent. Avec les petites marmites il faut un bien plus grand nombre d'hommes pour aller chercher l'eau et pour surveiller la cuisine; en campagne, toute la compagnie y est plus ou moins occupée, et chacun fait sa soupe pour son compte. Il est juste de dire que l'action du feu, agissant sur une plus grande surface, la soupe est beaucoup plus vite faite.

Ces ustensiles exigent de grands soins pour être maintenus propres; aussi quelques corps les renferment-ils dans de petits sacs en toile blanche.

Le soldat ne reçoit de l'État, comme ration, qu'une livre et demie de pain en garnison (1 lb. 12 loth), et près de deux livres (1 lb. 26 loth) en campagne.

Quant au reste de sa nourriture, — viande, sel et légume, — il doit le payer sur sa solde. Or, comme celle-ci n'est guère que de 2 $\frac{1}{2}$ silbergros, c'est-à-dire d'environ trente et un centimes, on lui donne un supplément de paie.

La ration de viande est de 9 loths en garnison, et de 15 loths (soit $\frac{1}{2}$ livre, ou 250 grammes) en campagne.

En outre, le soldat a une livre de riz et du sel.

Armement.

L'infanterie est presque en totalité armée du fusil à aiguille (Zündnadel-Gewehr). Celui des fusiliers est, comme je l'ai dit, un peu plus court que celui des mousquetaires.

Ce fusil, inventé par l'armurier Dreyse, se chargeait d'abord par la bouche, mais plus tard on adopta le chargement par la culasse et tous les perfectionnements qui ont permis d'en faire l'arme prussienne par excellence.

A la partie postérieure du canon est solidement vissé un cylindre d'environ vingt centimètres de longueur, qui contient tout le mécanisme spécial à cette arme, et que nous appellerons le cylindre-culasse. Ce cylindre-culasse a dans sa portion supérieure une fente coudée comparable, en plus grand, à celle qui fixe une baïonnette dans son tenon.

Un second cylindre mobile est renfermé dans le cylindre-culasse; il peut s'y mouvoir en arrière et en tournant au moyen d'un tenon à bouton passant dans la fente coudée.

Ce cylindre mobile en contient un troisième, la platine, qui n'a aucun rapport avec nos platines à percussion. La platine renferme :

1^o Une aiguille mobile, qui donne son nom à l'arme.

2^o Un canal vissé dans le cylindre mobile, canal qui sert à diriger et maintenir l'aiguille.

3^o Un porte-aiguille à tête, entouré d'un ressort à boudin pouvant pousser l'aiguille en avant et la faire sortir de son canal; ce porte-aiguille est mis en communication avec la détente au moyen d'une gâchette.

4^o Un crochet à ressort qui permet, à volonté, de lier la platine avec le cylindre mobile ou de l'en séparer.

Lorsqu'on veut charger, on commence par faire tourner légèrement à droite le cylindre mobile, au moyen du bouton que l'on saisit et que l'on dégage de son cran coudé; on retire ensuite le cylindre en arrière, et par ce mouvement, il se produit entre celui-ci et le canon une ouverture où l'on introduit la cartouche. Par un mouvement inverse, en ramenant en avant le bouton et le cylindre mobile, on referme cette ouverture, et le bord antérieur du cylindre mobile vient s'adapter exactement au bord postérieur du canon. Le bouton, tourné dans son cran coudé, les fait serrer l'un contre l'autre avec une grande force et sans laisser de joint.

La platine a bien suivi le mouvement en arrière donné au cylindre mobile, mais en dégageant le crochet qui l'y lie on l'empêche de suivre le mouvement en avant lorsqu'on remet le cylindre en place. Elle est restée un peu dehors et en arrière.

Pour armer, on appuie avec le pouce contre le talon de la platine et on la fait rentrer dans le cylindre; en rentrant, la tête du porte-aiguille rencontre l'arrêt de la gâchette, qui l'empêche d'avancer et qui tend le ressort à boudin.

Pour faire feu, il suffit d'appuyer sur la détente, celle-ci dégage la gâchette. La gâchette ne retenant plus le ressort à boudin, celui-ci se détend vivement, pousse le porte-aiguille et l'aiguille; l'aiguille glisse dans le canal, perce la cartouche et vient frapper une amorce fulminante placée en avant de la poudre; la poudre, enflammée par sa portion antérieure, ne subit aucune déperdition de force, et chasse la balle dans le canon.

(A suivre.)

GUERRE D'AMÉRIQUE.

La *Revue militaire suisse* avait espéré pouvoir donner à ses lecteurs quelques nouvelles directes et sûres de la guerre actuelle, sur laquelle tant de fables circulent en Europe; mais de mystérieux croiseurs ayant réussi à s'interposer entre la *Revue* et son correspondant, nos lecteurs en ont été réduits à un seul bulletin, daté de Washington 25 février et inséré dans notre numéro du 21 mars.

A cette date, le Sud venait d'éprouver des échecs redoublés sur terre et sur eau, qui avaient fait rentrer dans le giron fédéral les Etats tièdement et tardivement sécessionnistes du Kentucky, du Tennessee et du Missouri.

Depuis lors, les affaires du Sud sont allées de mal en pis.

Dans la dernière semaine de février et dans la première de mars, le Sud fut repoussé de tous les points qu'il tenait encore sur la rive droite du Potomac; la navigation sur le cours inférieur du fleuve fut rétablie, et le chemin de fer *Baltimore-Ohio*, par le défilé de Harpers-Ferry, fut rouvert aux troupes du Nord. La capitale du Tennessee, Nashville, fut occupée par les fédéraux, tandis que, plus à droite, la flottille de l'Union, descendant de Cairo, s'efforçait de reconquérir les eaux du Mississipi.

Vers le milieu de mars, les opérations redoublèrent de vigueur, et, à cet effet, les forces du Nord furent divisées en trois grandes armées principales : celle du général Halleck à droite, dans le Tennessee (environ 200 mille hommes, avec les détachements); celle du général Fremont au centre, dans les Montagnes-Bleues (environ 80 mille hommes, dont la moitié sur le papier seulement); à gauche l'armée du Potomac, sous les ordres spéciaux du commandant en chef général Mc Clellan (environ 200 mille hommes); avec les détachements et les garnisons sédentaires, le tout montait à environ 600 mille hommes, sans compter les équipages.